pli de dignitaires, de hauts fonctionnaires, de l'élite de la société de Saint-Pétersbourg.

A l'apparition du train occupé par les héros de Chemulpo, ceux-ci sont salués par de bruyants hourras, puis le grand-duc Alexis, entouré des amiraux Avellan, Rojetsvensky et d'autres chefs de la marine, reçut le rapport du commandant du *Varyag*. Il accueillit les marins par ces paroles : « Bonjour, mes frères ! »

Ensuite, le pain et le sel furent présentés sur des plats d'argent aux commandants Roudyen et Belaiew, par le maire de Saint-Pétersbourg, le maréchal de la noblesse de la capitale et une délégation des médecins militaires et un paysan.

Les marins ont longé, au milieu des hourras non interrompus de la foule, la perspective Newsky, où les troupes formaient la haie, les musiques jouant la *Marche de Pierre-le-Grand*, et se sont rendus au Palais d'Hiver, où ils ont été reçus par le Tsar, la Tsarine et la famille impériale. Un déjeuner a été offert aux officiers et un repas a été servi aux sous-officiers et aux matelots.

Les bruits de médiation

Saint-Pétersbourg, 29 avril. — Le *Messager du gouvernement* publie la circulaire suivante, adressée par le ministre des affaires étrangères aux représentants de la Russie à l'étranger, en date du 27 avril :

La presse étrangère répand, depuis quelque temps, avec opiniâtreté, des bruits relatifs à des intentions de médiation pacifique qui se seraient fait jour chez quelques gouvernements européens, en vue de hâter la fin du conflit russo-japonais.

Certains télégrammes annoncent même que des propositions allant en ce sens au gouvernement impérial. Vous êtes autorisé à démentir cette nouvelle de la façon la plus formelle. La Russie n'a pas désiré la guerre. Elle a fait tout ce qui était dans les limites du possible pour résoudre à l'amiable des complications qui s'étaient produites en Extrême-Orient, mais après la perfide attaque de la part du Japon, qui força la Russie à prendre les armes, une médiation pacifique, quelle qu'elle soit, ne saurait manifestement avoir aucune chance de succès.

De même, le gouvernement impérial n'admettra l'immixtion d'aucune puissance, quelle qu'elle soit, dans les négociations directes qui auront lieu entre la Russie et le Japon, après la fin des opérations de guerre pour établir les conditions de la paix.

CHEZ « L'AFFAMEUR »

INTERVIEW DU R. P. LE BAIL

Mon Dieu ! me disais-je depuis quelques jours, qu'il serait donc intéressant de connaître l'homme redoutable qui fait couler en ce moment des flots d'encre et des ruisseaux d'inepties et amusant de lui demander ses impressions sur les révélations dont il est le ténébreux héros. La tentation était trop forte et je décidai de me rendre chez ce Jésuite qu'on me dit échappé du fond d'un Musée des horreurs.

Comme il faut tout prévoir quand il s'agit de *La Congrégation*, je rédige mon testament, préviens ma famille, me munis d'un revolver d'ordonnance, d'un poignard empoisonné et d'une canne à épée et, emporté dans une berline, je passe la frontière comme si moi-même j'avais volé quelques lettres à mon patron.

La douane. Je fais constater mon passage ; c'est prudent... La Belgique, le Tuquet, l'antre des affameurs ! Soyons brave et ne montrons pas notre trouble au terrible inquisiteur... Je parcours de longs couloirs en inspectant les murs avec défiance, en avançant lentement : S'il y avait des oubliettes ?

Deuxième étage. « R. P. Le Bail », dit une petite inscription. C'est là !... A moi, mes saints patrons ! Me voici enfin en présence de l'homme célèbre et je suis moi-même étonné de n'être point du tout intimidé.

Le R. P. Le Bail est un prêtre d'une soixantaine d'années. Cheveux blancs à l'aventure. Beaucoup de bonhomie et de simplicité. Mais cette enveloppe dissimulerait-elle des abîmes de noirceur ?...

Mon interlocuteur ne paraît pas beaucoup ému par les attaques dont il est l'objet, ni surpris, ni colère. Evidemment, il n'a pas conscience des crimes qu'il a fait commettre, qu'il aurait commis sans doute, si la justice, par les mains de MM. Selliez et Ego, et la probité, par les doigts de M. Delcour, n'avaient saisi sa soutane et arrêté le cours de ses exécrables forfaits.

J'avais cependant quelques questions d'un certain intérêt à poser au P. Le Bail et je n'étais pas venu uniquement pour contempler un Jésuite :

— Mon Père, lui dis-je, M. Motte a parlé de vous sans tendresse : Connaissez-vous M. Eugène Motte ?

— *Je ne l'ai jamais vu. Je ne lui ai jamais parlé. Je ne lui ai jamais écrit.* Cela ne m'empêche pas, d'ailleurs, d'admirer son énergie, son indépendance et son humour...

— M. de la Chapelle ne pense-t-il pas autrement ?

— Il est exact que M. de la Chapelle qualifie M. Motte d'esprit étroit et trop individualiste... A cela, il y a peut-être une raison...

— Vraiment ?

— Oui. M. Motte, par trois fois, a refusé tout concours ou plutôt tout consentement à la création à Roubaix d'une Bourse du Travail indépendante.

« Quelque temps avant le Congrès des Jaunes (mars 1902), MM. Boudry et Demulder ont adressé à M. Motte, maire de Roubaix, une lettre demandant l'ouverture d'une Bourse du travail. M. Motte a opposé une formelle fin de non-recevoir.

» Un an après, le 20 mars 1903, M. Boudry écrivait à un de ses amis une lettre qui témoigne d'un profond découragement. Lisez plutôt :

« Voici un mois passé que l'on est en pourparlers avec » l'Office Central et nous n'avons pas encore reçu de » réponse des syndicats patronaux, qui cependant ont » bien eu le temps de réfléchir pour prendre une décision.

» Je suis allé mercredi passé 11 courant voir M. de la » Chapelle et il m'a dit que lorsqu'il aurait reçu une ré» ponse positive des patrons, il nous l'aurait fait savoir, » et comme nous ne voyons rien venir, nous croyons que » nous allons encore rester grand Jean comme avant.

» Nous désirons être fixés le plus tôt possible ou sans » cela, il ne faut plus compter sur nous. »

« Et, en effet, vers la fin de mai 1903, MM. Boudry et Demulder ont renoncé à leurs démarches parce qu'ils voyaient « les patrons traîner en longueur ce qu'ils » avaient demandé. » Ils attribuaient nettement cette nonchalance des patrons roubaisiens à l'exemple et à l'influence de M. Motte.

» Enfin, troisième refus : Lorsqu'il s'est agi de la formation du syndicat des directeurs d'usines, M. Motte a répondu avec brusquerie et textuellement : « Je ne marche pas... J'ai les pieds nickelés ! »

Le P. Le Bail rit de bon cœur et ajoute :

— Accuser M. Motte de n'avoir pas *empêché* les tentatives de M. de la Chapelle est ridicule... Il a fait ce qu'il pouvait faire : Il a désapprouvé.

— Mais vous-même, mon révérend Père, comment vous trouvez-vous mêlé à toutes ces histoires-là ?

— C'est très simple. Il y a quinze ans que je suis dans la région, que je suis en relations avec des centaines d'ouvriers et que je m'occupe d'action sociale, — et *sociale* seulement, s'écrie le P. Le Bail avec force. Je n'y ai jamais mêlé la politique, ni la question confessionnelle. Je reviendrai, d'ailleurs, là-dessus... Bref, pendant cinq ou six ans, j'ai demandé à différentes reprises des renseignements quelconques à l'Office central des Œuvres charitables, renseignements qui entraient tout à fait dans ses attributions. Un beau jour, il y a dix-huit mois environ, M. de la Chapelle, — il en témoigne lui-même dans la lettre qu'il a adressée dimanche au *Journal de Roubaix*, — me fit part de ses projets d'organisation, projets qu'il avait conçus à la suite d'un voyage à Paris. Il savait que je m'occupais de questions syndicales et d'action sociale et désirait que je lui prêtasse mon concours. J'ai résisté quelque temps, puis j'ai consenti à l'aboucher avec quelques personnes. De là, la volumineuse correspondance dont on publie des extraits et qui ne contient, en somme, rien de particulièrement intéressant...

— M. de la Chapelle est évidemment un galant-homme, je n'en veux pas douter. Toutefois quelques personnes estiment que ce gentilhomme, si prodigue de conseils à tout le monde et si tranquillement affirmatif de sa supériorité, avait voulu jouer un mauvais tour à ceux qu'il désirait servir à sa manière.....

— Suffit. M. de la Chapelle a été d'une imprudence folle, mais cela le regarde seul... Il a, du reste, la manie d'écrire et de se repiquer, comme le public qui sait lire a pu s'en rendre compte. Un de vos confrères de Lille m'a dit qu'il lui écrivait fréquemment des lettres de 15 et de 16 pages...

— Mais les fiches, le « livre noir » ?

— Connais pas. Cela ne m'intéressait nullement. Du reste, je n'hésite pas à proclamer bien haut toute ma façon de penser :

« Je proteste avec énergie contre les imputations diffamatoires d'une feuille radicale qui m'a accusé « de jeter » les ouvriers dans la rue, de les exciter, de les mettre » *en contact violent avec les pouvoirs publics, de fo*» *menter des désordres et d'arriver aux pires violences.* »

« De cette façon, on renverse le gouvernement et on le » remplace par un gouvernement autoritaire et réaction» naire. Ce plan du Père Le Bail semble s'exécuter en ce » moment à Roubaix », ajoutait l'aimable calomniateur. Eh bien ! non, je n'ai jamais poussé à la violence et je ne désire nullement renverser la République. Je suis républicain et très bon républicain... On m'accuse d'avoir une influence sur les « Jaunes ». Or, les « Jaunes » ont-ils jamais poussé à la violence, provoqué des conflits ? Les deux affirmations sont contradictoires.

» Le renseignement ? Mais l'article 6 de la loi de 1884 dit en propres termes : « Les syndicats pourront » librement créer et administrer des offices de renseig» nements pour les offres et les demandes de travail » ! Il est donc aussi légal que nécessaire qu'une fédération syndicale ait un office de renseignements si elle veut avoir un office de placement, ce qui serait très utile aux travailleurs.

» A mon avis, l'enquête doit se borner à ceci : 1° *Y a-t-il travailleurs ?* 2° *Veut-il travailler et laisser travailler les autres ?*

— Mais la Bourse du Travail ?

— Elle doit être professionnelle et non politique, c'est-à-dire une *Bourse mixte*, un marché du travail comprenant tout naturellement l'élément patronal et l'élément ouvrier pour mettre en rapport l'offre et la demande. C'est ce qui existe en Belgique et en Allemagne. Cela vous explique pourquoi et comment les mandataires des syndicats ouvriers cherchaient à s'entendre avec les syndicats patronaux qui devaient entrer pour leur part dans cette fondation. Je persiste à la croire excellente : rien ne peut la discréditer dans tout le fatras que l'on a publié.

— Tout cela, en effet, peut se soutenir et n'a rien que de légal. Mais pour nous résumer ?...

— En deux mots, M. Motte et les patrons à cause de lui, ont contrecarré les projets de M. de la Chapelle. Mon action n'a pas été politique du tout. L'Office Central m'est completement étranger. Je regrette, il est vrai, que l'on ait pu confondre pendant plusieurs mois des projets d'action syndicale et l'organisation spéciale de l'Office dirigé par M. de la Chapelle.

» Quant aux *jésuites affameurs*, il n'y en a qu'un seul, on n'a pas pu en nommer deux, et... c'est votre serviteur !! Or, je n'ai jamais cherché à affamer personne, car ce serait un crime que d'arracher le pain quotidien à un ouvrier quelconque. Les travailleurs qui me connaissent ont dû rire beaucoup de ce mot d'affameur !...

— Je conviens que, quoique Jésuite, vous n'avez pas l'air d'un mauvais diable. Mais pourquoi les socialistes n'ont-ils pas fait chorus avec les radicaux ?...

— Parce que, peut-être, dans beaucoup d'usines, certains socialistes renâclent à ne pas faire embaucher l'ouvrier qui ne montre pas *patte rouge*, ou bien, parce qu'ils savent qu'un syndicat quelconque peut et doit se renseigner avant de placer ses adhérents. Ils sont moins bêtes, voilà tout !

» Ah ! si j'avais l'influence qu'on dit, chacun des syndicats diffamés par l'*Avenir* aurait adressé à ce journal une bonne et longue réponse à insérer et chacun des tiers nommés par cette feuille lui enverrait du papier timbré ; les dommages-intérêts ainsi obtenus seraient versés à une caisse de chômage ou transformés en bons de pain. C'est une idée d'affameur !... J'y reviendrai. »

Telles sont les déclarations du R. P. Le Bail. Je ne doute pas qu'elles ne révolutionnent Roubaix, Tourcoing et l'Europe entière et qu'elles n'achèvent de bouleverser les fortes cervelles des sous-verges de M. Combes.

Comme je quittais le Grand-Inquisiteur du Tuquet, il m'a serré la main... Cette main, je la lèguerai un jour au Musée de Tourcoing avec cette inscription : « Le 29 avril 1903, *elle* a touché un affameur du Peuple ». Les petits-enfants de Monsieur Ego, en la montrant aux petits-neveux de Monsieur Delcourt, pourront ajouter : « Et elle n'est pas crochue ! »

Xavier FLEURY.

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE

ROUBAIX, vendredi, 29 avril 1904.
2 heures soir, 14° au-dessus de zéro, 765, variable.
9 heures soir, 10° au-dessus de zéro, 763, variable.

Samedi, 30 avril 1904.
Minuit, 8° au-dessus de zéro, 763, variable.
8 heures matin, 8° au-dessus de zéro, 763, variable.

CHRONIQUE ÉLECTORALE

A ROUBAIX

UNION ET DISCIPLINE

Si l'*Union Sociale et Patriotique* a remporté contre le collectivisme révolutionnaire de si belles et de si nombreuses victoires, elle le doit à l'union et à la discipline des troupes rangées sous son drapeau ; elle le doit à la sagesse et à l'esprit de désintéressement des bons citoyens qui, devant les passions ennemies, ont su oublier les malentendus passés pour s'unir et pour communier tous dans la seule pensée roubaisienne...

Dimanche encore, l'union des bons Roubaisiens et des bons patriotes sur le terrain de la République, de la liberté et du progrès social repoussera le nouvel assaut de la Révolution et du jacobinisme et assurera définitivement à Roubaix le triomphe des idées de justice, de paix et de concorde.

Nos amis seront invincibles s'ils marchent au combat en ordre serré, s'ils coordonnent leurs efforts.

Le devoir de chacun d'eux est donc tout tracé. Que dans les cinq sections chacun vote pour la liste *complète* des candidats de l'*Union Sociale et Patriotique*.

Pas de râture ! Pas de voix perdue ! Que les bulletins de vote de tous les libéraux et de tous les démocrates fassent balle contre la coalition des collectivistes et des sectaires unis dans une même pensée d'oppression et de tyrannie.

A plus forte raison, les bons citoyens ne commettront pas la mauvaise action et la faute politique de s'abstenir. L'abstention est un véritable crime social ! Celui qui néglige de voter manque à ce qu'il doit à sa patrie, à sa ville.

Electeurs roubaisiens, demeurez unis, allez au scrutin sans crainte et sans défaillance : il y va de l'avenir et de la prospérité de ce Roubaix que vous aimez tant.

UNE IMPOSANTE RÉUNION

à l'Hippodrome

Les CANDIDATS de L'UNION SOCIALE & PATRIOTIQUE ACCLAMES PAR 5000 ELECTEURS

Allocution de M. Georges Lehoucq, adjoint. — Discours de MM. Eugène Motte, député-maire, et Maurice Colrat, avocat. — Grand enthousiasme

A l'avant-veille du jour des élections, l'*Union Sociale et Patriotique* a donné un grand meeting, qui a groupé dans une magnifique et enthousiaste manifestation républicaine, plus de 5,000 électeurs, citoyens appartenant à toutes les conditions, unis dans un même sentiment de patriotisme local et de défense sociale pour acclamer les candidats républicains.

Cette superbe réunion nous rappelait la mémorable campagne de 1898 qui porta, pour la première fois, M. Eugène Motte à la Chambre. Son grand succès nous permet de croire, comme alors, que la bataille se terminera par l'éclatant triomphe des idées de liberté, d'ordre et de pacification sociale.

Avant la réunion

La réunion est annoncée pour huit heures et demie, mais dès huit heures, la foule commence à affluer de tous côtés et, bientôt, l'on arrive à pénétrer difficilement, dans le vaste Hippodrome. Le contrôle est assuré d'une façon parfaite et aucun perturbateur ne parvient à pénétrer dans l'enceinte. Les banquettes des pourtours, les premières et secondes galeries se garnissent rapidement ; bientôt la piste seule reste libre. Elle ne tarde pas, d'ailleurs, à être remplie et, à huit heures trois quarts, il n'y a plus une place vide dans l'immense salle. Beaucoup d'auditeurs sont même obligés de stationner dans les couloirs, près des portes.

En attendant les orateurs, on chante les refrains de la période électorale. La chanson qui obtient le plus grand succès est intitulée : *Souhaits de bienvenue à Jules*. Il s'agit de Jules Guesde bien entendu, qu'on chantonne sur l'air de : *Viens Poupoule*. Voici le dernier couplet :

Ch'to po la peine
Et perd l'haleine
Pour venir nous raser
In sait chin qu'Motte à la mairie
A fait pour les ouvrie
Ertourne bin vite au pus pressé
Va tin dire à Paris
Qu'in n'veut pu d'ti
Car t'es trop p'tit
Po de t'talle mais de l'esprit
Ch'nest pu ti
Ri qui qui
Qui c'changera les gins d'ichi
Ouais pour Motte, ouais pour Motte ouais
Dimanche in va voter
Cha s'ra nous premi Mai
Ah !
Ouais pour Motte, ouais pour Motte ouais
Dimanche in va voter
In criant Vive Roubaix !

Une autre chanson : *La Paix c'est la peste*, sur l'air de : *Ch'est un bon commerce*, fait allusion aux dernières grèves.

La Paix arot s'raijon d'été
Si ell' secour'rot l'ouvri
Mais les ceux qui sont in tête
Y n'sont là qu'pou s'fout' de li
Aussi l'ouvri qu'y est sincère
N'acout' pus tous ces minteux
Car si n' d'a dim la mistre
Ch'est l' faut' à ces imposteux.

REFRAIN

Arrir' et du leste
Prophèt' de malheurs
La Paix ch'est la peste
Pour les Travailleurs

Ces refrains, très chantants, sont repris en chœur par les milliers d'assistants dont l'entrain et l'enthousiasme vont augmentant.

L'arrivée du maire de Roubaix

Mais voici qu'éclate la *Marseillaise*. Elle salue l'arrivée dans la salle, du vaillant député-maire, M. Eugène Motte, qu'entourent la plupart de ses adjoints : MM. Lehoucq, Sayet, Deschodt, Leblanc et Browaeys, presque tous les conseillers municipaux de la majorité et un très grand nombre de membres du comité directeur de l'*Union Sociale et Patriotique*. Une enthousiaste et interminable ovation est faite au chef du parti républicain. Des milliers de poitrines partent les cris, dix fois répétés de : Vive Eugène Motte ! Vive la République ! Les chapeaux sont agités en l'air et les bravos éclatent et se prolongent comme un tonnerre. Ce spectacle d'innombrables citoyens dont les cœurs vibrent à l'unisson, est vraiment inoubliable. Il est réconfortant pour M. Eugène Motte et il le venge de l'infâme campagne de calomnies dont a vainement essayé de le salir.

M. Jules Noyelle, conseiller municipal, qui revient de Lille, où il a comparu en correctionnelle pour avoir dit de dures vérités à la petite fraction radicale-socialiste, est fortement acclamé.

ALLOCUTION DE M. GEORGES LEHOUCK

C'est à M. Georges Lehoucq qu'incombe le soin d'ouvrir la séance et de présenter le premier orateur, M. Eugène Motte. Il le fait dans les termes les meilleurs. Nous adversaires, dit-il, n'ayant pu nous attaquer sur notre œuvre municipale, ont sorti les vieilles rengaines, celle de « Motte-misère », par exemple. M. Lehoucq fait bonne justice de cette légende odieuse qu'il faut, dit-il, démasquer. Nous voudrions, dit-il, voir beaucoup de gens employer leur fortune à la construction d'usines comme l'a fait le maire de Roubaix depuis dix ans. (Applaudissements). M. Eugène Motte est le plus attaqué, sans doute parce que c'est lui qui a fait le plus de bien à la classe ouvrière. Mais peut-être « Motte-misère » signifie-t-il « Motte a soulagé la misère ». (Nouveaux bravos).

M. G. Lehoucq rappelle, aux applaudissements de toute la salle, l'œuvre admirable du nouvel hôpital, qui est l'œuvre personnelle du maire de Roubaix. Il le montre, tel un moine quêteur, allant faire ouvrir toutes grandes les bourses pour soulager les malheureux.

Nous avons rencontré, ajoute M. Lehoucq, d'autres adversaires, moins séparés de nous et qui devraient être dans nos rangs. Ils nous ont attaqués à propos d'une œuvre de charité dont deux illuminés ont détourné le but louable. Nous n'avons rien à voir avec tout cela. (Bravos).

En terminant, M. Lehoucq fait acclamer le drapeau de la République progressiste et démocratique. Des applaudissements nourris accueillent sa péroraison et saluent, en même temps, l'arrivée à la tribune de M. Eugène Motte.

DISCOURS DE M. EUGÈNE MOTTE

Le maire de Roubaix prend la parole pour la douzième fois depuis dix jours. Malgré les fatigues de la campagne électorale il parle avec un brio étonnant qui leur vaut de très fréquents applaudissements.

Je remercie, dit-il, M. Lehoucq de m'avoir présenté à vous en termes si amicaux. Ce témoignage d'estime m'est particulièrement précieux, venant de lui. Je connais sa prudence et sa signature à d'autant plus de valeur qu'il en est peu prodigue. Le fait de le voir à nos côtés équivaut à tout un programme et montre combien étaient osés ceux qui s'aventuraient à dire que nous étions pour lui une occasion d'effroi laïque. N'en déplaise aux sectaires, on peut être laïque et libéral tout à la fois et ces deux qualités sont la parure de mon excellent adjoint, Georges Lehoucq.

La politique mégère jamais apprivoisée

Je remercie tous ceux qui, au cours de cette campagne dure et pénible, nous ont apporté le concours de leur parole, l'excellent renfort de leur sympathie et de leur influence. Je remercie particulièrement M. Gustave Wattinne, un nouveau venu qui nous a servi, au Raverdi, un hors d'œuvre qui n'était pas ordinaire. Avec sa bonhomie courante, avec sa bonne figure qu'illumine le sourire de son œil malin, moitié figue et moitié raisin, il nous a servi une petite leçon de philosophie municipale. Il nous a dit pis que pendre de la politique et nous a promis de n'en jamais faire pour cette bonne raison qu'il n'y comprenait rien. Il a ajouté qu'il se consacrerait avec toute son ardeur, — et vous savez combien est toujours allumé son carburateur, — aux questions municipales. Je l'ai laissé débiner la politique tout à son aise, considérant qu'elle est perfide et malencontreuse.

Mais croit-il qu'on se dégage de la politique aussi facilement qu'on congédie un fâcheux en l'éconduisant purement et simplement ? Oh, que non ! quoi qu'on fasse, elle s'installe en maîtresse impérieuse, c'est la mégère jamais apprivoisée. Vous avez lu la réclame du roman *Les Mystères d'Auteuil* : une énorme main crochue et sanguinolente se crispe sur Paris qu'elle va étreindre comme en une serre de vautour. Je pensais, en voyant cette réclame s'étaler au milieu de tant d'affiches électorales, que cette main représentait la griffe de la politique, griffe crochue et rageuse qui, à l'heure actuelle, déchire et éventre les réputations les mieux établies, les plus solides comme les plus fragiles et les plus soufflées.

L'aimable philosophie que nous prêchait M. Gustave Wattinne, convient aux villes douces et quelque peu somnolentes, mais nous vivons, nous, en une ville fiévreuse et haletante. J'avais fait, moi aussi, le rêve de ne parler que raison, de ne traiter que des questions municipales de budget, de voirie, d'enseignement. Mes deux premières conférences ne roulèrent que sur ces questions, mais que les heures sont changées ! Nos adversaires n'ont pas eu le même scrupule et nous les avons suivis partiellement sur ce terrain. Ils ne font que de la politique et ils l'agrémentent d'injures, de calomnies et de perfidies pour masquer l'indigence de leurs idées, de leurs conceptions et de leurs cerveaux. Prenons-les tels qu'ils se montrent.

Les adversaires et leurs calomnies

Eh bien, une fois encore, nous ferons face à la musique, si cacophonique soit-elle, de trois orchestres qui n'ont pas le même diapason, mais qui font tout de même leur répétition pour essayer de nous corner bientôt aux oreilles l'*Internationale*, en groupant leurs pistons-solos et leurs grosses caisses.

Abordons tous d'abord les griefs personnels — et à tout seigneur tout honneur — je débute par les griefs du *P. O. F.*, griefs formulés avec cette haine rancunière qui est leur marque de fabrique. « Motte-misère », ce fut l'entrée en scène. La mairie en fut tapissée, et j'étais naïf quand je pensais que c'était la liquidation des vieilles banderolles de 1902. Pas du tout. C'est une réimpression et ça gagne la banlieue. Et pourquoi me dénonce-t-on comme semeur de misères ? A certaines heures, je m'ausculte la conscience, je me regarde dans la glace pour voir si j'ai une tête de misérable. Est-ce donc parce que je suis industriel, que cette insulte m'est accolée ? Ainsi l'industrie engendre la misère ! Tout industriel qui s'implante dans une ville, introduit le hideux cortège des misères humaines et les malédictions doivent s'abattre sur lui.

L'autre jour, me rencontrant, à Saint-Omer, chez mon excellent ami Alexandre Ribot, avec M. Ringot, sénateur, ce dernier me supplia d'apporter un peu de lentregent roubaisien à Saint-Omer et d'amener, avec des usines, un peu de santé dans cette ville qui s'éteint. A Douai, la municipalité fait d'énormes sacrifices, depuis le démantèlement, pour implanter des industries ; elle donne le terrain pour rien ou presque rien. L'autre jour, la Ville consentait à M. Vertongen, fabricant de cables pour mines, nouvellement venu, la remise des droits d'octroi pendant sept ans. C'est donc que l'industrie n'a-némie pas les villes, mais qu'au contraire elle les ragaillardit. Dans les villes qui n'ont pas d'industrie, comme Noyon, Senlis, Beauvais, on se désole, on met le drapeau en berne quand la garnison s'en va aux manœuvres ; quand l'escadron s'en va pour trois semaines, *on* pousse des cris d'agonie.

Ah ! si j'avais mis mon patrimoine en obligations de chemins de fer, en actions industrielles, en valeurs russes, si j'avais été un citoyen fortuné, mais se contentant de détacher des coupons, jouissant de sa fortune en marmotte, passe encore ! Mais avoir le courage de convertir ses jaunets en instruments de travail, appeler tout autour des artistes, des employés, des ingénieurs, des directeurs, des comptables, des représentants, faire vivre autour de cette ruche tout un monde de commerçants, c'est un crime et pour l'avoir fait je suis un misérable ! Ah ! les tristes gens et la méchante polémique !

On m'a fait d'autres griefs, ajoute l'orateur. On me reproche d'avoir voté, avec le gouvernement, — ce n'est pas souvent que nous nous rencontrons — le maintien des 13 jours. Je considère, en effet, que si on diminue le temps de service actif on ne peut supprimer les périodes d'instruction afin qu'il n'y ait pas trop de différence entre l'active et la réserve. N'oublions pas que, plus que jamais, la guerre est à l'ordre du jour et que, jamais, les arsenaux n'ont eu plus de commandes qu'aujourd'hui. C'est donc un devoir impératif de conserver une bonne et solide armée. La guerre est un fléau, certes, mais, pour une nation, le plus grand des fléaux, c'est la perte de son indépendance. C'est une mauvaise besogne que de détruire l'esprit de sacrifice. Pour ma part, j'aime mieux faire mes 13 jours sous la tunique française que sous la casaque allemande. (Tonnerre de bravos.

On a dit aussi que j'avais abusé de ma situation de maire et de député pour défendre le capitalisme, les patrons. Or, dans cette question de la loi de dix heures, j'ai oublié que j'étais patron et je n'ai songé qu'à l'esprit de justice qui devait donner la solution de la question. La première fois en France, j'ai dit en public, au Conseil municipal, que les salaires ne devaient pas être diminués par suite de l'application de cette loi. Ma déclaration n'est pas passée inaperçue et le lendemain, à la Chambre, M. Jaurès s'en est emparé et il m'en a remercié.

La lutte des... places

Je n'aborderai pas la réfutation de toutes les perfidies du P. O. F. Si nous voulions le combattre, nous n'aurions qu'à puiser dans l'arsenal que garnissent de flèches empoisonnées ses anciens camarades. A Lille, ce sont MM. Delesalle et Debierre qui font actuellement la campagne que nous avons faite, il y a quatre ans, à Roubaix. Ils déclarent dans leur journal que leurs anciens amis du P. O. F. font non pas la lutte des classes, mais la lutte des places et ils dénoncent la famille Ghesquière et la famille Deverney comme budgétivores et comme détenant le record de la sainte-touche. Mais ce n'est rien encore à côté de la famille Lepers, qui détient le record mondial. (Longue hilarité.)

Quant au parti socialiste nouveau style il s'est relativement bien tenu dans la lutte actuelle, il est sourd et muet. De temps en temps, apparaît une affiche disant : Il y avait, une fois, un maire Carrette qui fit de belles choses, et patati et patata. Ça commence tout comme le conte de la mère l'Oie. Ce parti est atteint de la maladie du sommeil, le beriberi, et quand Carrette promène sa figure mal éveillée et embêtée, il symbolise l'ennui de cette situation de l'âne de Buridan qui hésite entre un seau d'eau et un picotin d'avoine. Ira-t-il avec ceux qu'il appelait les « petits poissons », les « capenouilles » de la *Paix*, ou bien ira-il avec les « méchants bourgeois », kif-kif- bourrico avec nous, au dire du *Travailleur ?* S'il y a un ballottage partiel ce sera notre consolation de voir se « patricotage ».

Un nouveau parti

J'en ai fini avec les fauves et les marmotes. Je vais répondre maintenant aux imputations d'un parti tout récent qui supplée au nombre par le tintamarre. Ce parti me donne les mêmes nausées qu'autrefois Moreau, le mangeur de curés qui nous traitait de cléricaux, de fils d'émigrés ; aux 33e hon-

DERNIERE HEURE

(De nos Correspondants particuliers et par fil spécial)

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

L'affaire du Kinschiou-Maru. — La version japonaise

Paris, 29 avril. — L'*Agence Havas* publie la dépêche suivante, qui constitue la version bien japonaise de la destruction du *Kinschiou-Maru* :

« Tokio, vendredi, 6 heures soir. — 73 Japonais ont été tués ou noyés dans l'affaire du transport *Kinschiou-Maru* ; ce transport s'était séparé, au milieu du brouillard, des torpilleurs qui le convoyaient. Lundi à 11 heures et demie, il rencontra la flotte russe, qui lui donna l'ordre de s'arrêter. Le croiseur russe *Rossia* vint se ranger contre le bord du transport, et enjoignit aux officiers de navigation de se rendre à bord du *Rossia*. Pendant ce temps, un détachement russe faisait une perquisition dans le transport, et il découvrit deux compagnies de soldats cachées dans la cale. Ce fait ayant été porté à la connaissance du *Rossia*, le croiseur déchargea une torpille, qui, frappant le navire en son milieu, le brisa en deux parties.

» Pendant que le transport coulait, les soldats se précipitèrent sur le pont ; quelques-uns se suicidèrent ; les autres dirigèrent des feux de salve contre le *Rossia* ; il était minuit.

» Trois embarcations dégagées des épaves restaient à flot ; elles servirent à sauver 45 soldats et 9 voyageurs ou marins.

» Un vapeur a amené aujourd'hui les survivants à Gensan ; deux capitaines et trois lieutenants se trouvent parmi les noyés.

Sur le Yalou

Londres, 29 avril. — Les journaux publient la dépêche suivante :

« Shanghaï, 29 avril, 2 heures soir. — On annonce ici que les Russes auraient subi une défaite après deux jours de combat sur le Yalou, et que les Japonais auraient franchi le fleuve. Les Russes auraient battu en retraite. »

Les survivants de Chemulpo à Pétersbourg

Saint-Pétersbourg, 29 avril. — Après la réception au Palais d'Hiver, les officiers sont arrivés à l'Hôtel de Ville accueillis par les acclamations du peuple. Le conseil municipal a décidé de fonder deux bourses commémoratives, l'une au corps des Cadets de la Marine, l'autre à l'école technique de la marine en faveur des descendants des héros de Chemulpo.

Le maire a offert aux officiers un souvenir consistant en un petit objet d'art en argent. Le commandant du *Varyag* a répondu par de cordiaux remerciements.

Dans la soirée, les héros de Chemulpo ont assisté à une représentation théâtrale à laquelle le grand-duc héritier assistait. A l'issue du spectacle, un banquet a été donné en l'honneur des officiers et des matelots.

La grève des officiers de la marine marchande

Une adresse des voyageurs au Président de la République

Marseille, 29 avril. — Les voyageurs, au nombre de 500 environ, que la grève retient à Marseille, ont décidé de remettre demain au Président Loubet, à son passage à Marseille, une adresse appelant sa bienveillante attention sur la situation qui leur est faite et le priant de manifester le désir que les passagers de Corse et d'Algérie et de Tunisie, en détresse à Marseille, soient rapatriés au moyen de quelques-uns des navires de guerre qui reviennent d'Italie.

Une délégation des officiers de la marine marchande s'est présentée cet après-midi à l'Hôtel de la marine où, en l'absence de M. Peninsat, administrateur en chef, appelé à Paris, elle a été reçue par M. Leflambe, administrateur.

La délégation lui a fait part de la décision prise par M. Axel-Busck, armateur, de ne pas réintégrer les trois officiers débarqués, afin d'éviter la mise à l'index de leur navire par les inscrits maritimes. La réintégration de ces trois officiers sur leur navire, avait été une des conditions posées par les officiers de la marine marchande pour leur reprise du service.

Paris, 29 avril. — M. Combes a reçu aujourd'hui, après M. Famin, M. Penissat administrateur de la marine, à Marseille.

LE PAIEMENT DU CANAL DE PANAMA

Washington, 29 avril. — Le Trésor a fait remettre par l'intermédiaire du département de l'Etat aux représentants de la Compagnie du canal de Panama un mandat de un million de dollars (5 millions de francs) à titre d'acompte.

UN MINISTRE ITALIEN POURSUIVI

Rome, 29 avril. — La *Tribuna* dit que l'autorité judiciaire demandera à la Chambre l'autorisation de poursuivre l'ex-ministre franc-maçon Viassi, pour abus pendant sa gestion du ministère de l'instruction publique.

UN NAVIRE EN OBSERVATION

Marseille, 29 avril. — Un cas de maladie suspecte s'est déclaré aujourd'hui à bord de l'*Equateur*, arrivé hier de Syrie. Les médecins ont ordonné de surveiller le navire et le personnel maintenu à bord a été mis en observation.

DERNIÈRES NOUVELLES RÉGIONALES

ACCIDENT A CALAIS. — Un nommé Kocheleer, 57 ans, travaillant à la construction d'une écluse, a été atteint par un wagonnet qui déraillait. Relevé sans connaissance, il fut transporté à son domicile. Il a le bras droit fracturé et porte de nombreuses contusions. Son état est assez grave.

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE DOUAI. — Jules Lemaire, ce vagabond qui tenta d'incendier la semaine dernière, à Orchies, une grange dans laquelle il avait passé la nuit, a été condamné à deux mois d'emprisonnement. — Fernand Renard, 21 ans, qui, le 29 mars dernier, fut surpris en flagrant délit de vol par Mlle Lamblin, cultivatrice, et frappa cette dernière de plusieurs coups de gourdin, a été condamné à six mois de prison. — Eloi Duvent et Juvenal Lemaire, surpris en train de braconner dans le bois de Warlaing, et qui avaient menacé de mort les gendarmes qui les arrêtaient, ont été condamnés : Duvent à 8 mois de prison, Lemaire à 5 mois et tous deux à 50 francs d'amende.

ACCIDENT D'AUTOMOBILE A LEULINGHEM. — Une automobile montée par MM. W... et O..., de Calais, qui venait d'écraser un chien, changea subitement sa direction et heurta le talus de la route. La voiture fit un tour complet et fut fortement détériorée. M. W... eut la clavicule brisée et de nombreuses contusions ; M. O..., le poignet démis et de nombreuses éraflures.

DERNIÈRES NOUVELLES SPORTIVES

Hippisme

Courses à Maisons-Laffitte

du vendredi, 29 avril

Maisons-Laffitte, 29 avril. — (*Par dépêche.*) — Le beau temps continuant et les pistes restant cependant en excellent état, les chevaux se sont présentés en grand nombre dans toutes les épreuves ; aussi, malgré les frais assez élevés de déplacement et d'entrée, l'assistance était-elle encore assez nombreuse. Voici les résultats :

Prix du Château (à réclamer, 3.000 fr., 1.000 m.) : 1er, Melsen, 10.000 (L. Berthod, pesage 26.50, placé 16.00, pelouse 13.50, placé 8.50 ; 2e Queen Bee II, 5.000 (Gaffeney), nes. 44.50, pel. 17.00 ; 3e, Maritime, 10.000 (J. Ransch), pes. 24.00, pel. 15.00.

Prix de Capeyron (5.000 fr., en outre 500 fr. à l'éleveur, 2.400 m.) : 1er, Requesens (J. Lane), pesage 50.50, placé 16.50, pelouse 20.50, placé 7.50 ; 2e, Primatice (Beilhouse), pes. 14.00, pel. 6.50 ; 3e, Danaüs (Spears), pes. 17.00, pel. 7.50.

Prix d'Orsay (à réclamer, 3.000 fr. 2.100 m.) : 1er, Mitre, 1.600 (Beilhouse), pesage 39.50 15.50, pelouse 21